après
LE NOM DES GENS

UGC présente
une production 31 JUIN FILMS

FÉLIX MOATI
SARA FORESTIER
ÉRIC ELMOSNINO
MAÏWENN

avec la participation de
EMMANUELLE BÉART

TELE GAUCHO

la nouvelle comédie de
MICHEL LECLERC

LE CERCLE NOIR présente A TRAVERS MONTAGNES (2010)

UGC

UGC présente

Félix MOATI Sara FORESTIER Eric ELMOSNINO MAÏWENN

TELE GAUCHO

Un film de Michel LECLERC

Scénario
Michel LECLERC

Adaptation
Michel LECLERC et Thomas LILTI

Avec la participation de Emmanuelle BÉART

Yannick CHOIRAT Zinedine SOUALEM Samir GUESMI François-Eric GENDRON
Lionel GIRARD Christiane MILLET Anne BENOÎT

SORTIE LE 12 DECEMBRE

Durée : 1h52

DISTRIBUTION
UGC Distribution
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-seine
Tél. : 01 46 40 46 89
sgarrido@ugc.fr

PRESSE
Florence Narozny
6 place de la Madeleine
75008 Paris
Tél. : 01 40 13 98 09
florence.narozny@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Tout a commencé lorsque les caméscopes ont remplacé les caméras. Faire de la télé devenait alors à la portée de tous.

Jean-Lou, Yasmina, Victor, Clara, Adonis et les autres ne voulaient pas seulement créer leur propre chaîne de télé, ils voulaient surtout faire la révolution. Ainsi naquit Télé Gaucho, aussi anarchiste et provocatrice que les grandes chaînes étaient jugées conformistes et réactionnaires. Cinq années de grands foutoirs, de manifs musclées en émetteur pirate, de soirées de beuveries en amours contrariées...

Et ce fut ma parenthèse enchantée.

ENTRETIEN MICHEL LECLERC

Après le succès du NOM DES GENS, quelle était votre envie ?
L'envie de réaliser TÉLÉ GAUCHO date de l'époque où je faisais partie de Télé Bocal, dont s'inspire le film, entre 1995 et 2000. Pour moi, cette chaîne de télé associative représentait la quintessence de toutes les expériences de groupe. J'ai toujours été fasciné par les films de groupe, comme LE PÉRIL JEUNE ou NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS, qui racontent l'histoire de trois ou quatre copains sur plusieurs années et qui mêlent la politique, la passion amoureuse et le passage à l'âge adulte.
Dans TÉLÉ GAUCHO, Victor, le personnage principal a du mal à admettre qu'il appartient totalement au groupe, tout en ne supportant pas l'idée de ne pas être *dedans*.

On retrouve dans le film des rubriques que vous aviez imaginées pour Télé Bocal…
La plupart sont des rubriques que je réalisais, comme "Avant, moi je croyais…" ou "Les objets qui nous font chier". Un jour, Nagui a vu "Avant, moi je croyais…" et il m'a proposé d'en acheter une centaine de modules pour être diffusés sur Canal Plus, dans l'émission Nulle Part Ailleurs. J'ai accepté, contrairement à Victor dans le film, plus "pur" que moi. Mais pour soulager ma conscience de "social-traître", j'ai négocié auprès de Nagui le fait que tout soit tourné à Télé Bocal et que celle-ci bénéficie des retombées financières de la production. Et pourtant, cela m'a quand même valu d'être traité comme un "vendu au système". Dans ce milieu gauchiste ultra politisé, il est très difficile de revendiquer le statut d'auteur, c'est faire preuve d'égoïsme puisque cela revient à revendiquer *"c'est moi qui l'ai fait"*.

Votre court métrage LE POTEAU ROSE semblait déjà tracer les contours de TÉLÉ GAUCHO.
Oui, on peut vraiment dire que TÉLÉ GAUCHO est une sorte de gros making-of du POTEAU ROSE ! Mais quand j'étais à Télé Bocal, contrairement à Victor, je n'étais pas ce jeune garçon qui sortait de chez ses parents : je travaillais déjà comme monteur pour la télé. J'ai passé cinq ans en tout à Télé Bocal et, vers la fin, j'ai réalisé ce court métrage à partir d'archives personnelles et familiales, et de rubriques tournées pour Télé Bocal. C'était une sorte de journal intime. Et miraculeusement, ce film tourné et monté en une semaine, dans une sorte d'inconscience, a touché les gens et a tout changé pour moi. J'avais déjà réalisé six ou sept courts métrages très classiques dans la forme et la narration, et il n'y a que LE POTEAU ROSE – sorte d'autofiction – qui ait vraiment eu du succès ! J'ai été troublé car j'étais persuadé qu'il s'agissait moins d'un film que d'un montage personnel, et je me méfiais des démarches complaisantes et égocentrées. Et pourtant, c'est ce court qui a touché les autres ! A partir de là, mon approche du cinéma a changé : j'ai compris qu'il fallait que je fouille davantage l'intime, tout en gardant la distance que l'on prend avec ses propres névroses, et pour moi, l'humour permet de trouver cette distance.

Comment s'est passée l'écriture ?
Au tout début, j'avais l'intention de réaliser un documentaire sur Télé Bocal. Et puis, de cette idée est née une histoire : un film choral, sans narration véritable, suivant le fil des événements les plus marquants que j'avais moi-même vécus. Au bout d'une vingtaine de pages, j'ai sollicité l'aide de Thomas Lilti, un ami proche qui avait réalisé LES YEUX BANDÉS. Grâce à lui, j'ai eu un déclic : il m'a poussé à comprendre que ce que je voulais raconter, c'était l'histoire de Victor, jeune homme qui monte à Paris pour devenir adulte. Ma pudeur m'avait poussé vers une histoire collective où je ne mettais pas un personnage en avant plus qu'un autre. Et Thomas m'a expliqué que c'était justement cela qui était intéressant :

certes le film décrivait une ambiance libertaire et « anar », mais il s'agissait avant tout du récit d'un jeune homme confronté à ses idéaux, à ses ambitions artistiques, à ses premiers amours, à la paternité et qui, à l'arrivée, n'est plus le même qu'au départ.

Comment avez-vous imaginé les protagonistes ?
Le mot-clé pour moi, c'est la contradiction ou l'ambiguïté chez chacun. Si on s'attache à Jean-Lou, le leader, c'est parce que c'est un personnage charismatique autour duquel les autres se soudent : sans lui, le groupe n'existerait pas. Mais c'est aussi un escroc aux petits pieds qui aime tellement l'escroquerie qu'il ne résiste pas au plaisir de s'escroquer lui-même : on ne lui en veut jamais de ne pas être totalement honnête.
Il règne sur quelques pâtés de maison et il a un côté très colérique, mais en même temps, il fédère et il impulse le mouvement. A un moment donné, il se retrouve confronté à un succès de mode et il ne le supporte pas. Il veut maîtriser son petit monde, sans jamais s'en éloigner. Il est exalté et irresponsable comme un enfant qui sabote ses propres jouets. Par peur de réussir, il préfère rater.
Yasmina est la plus sincèrement engagée. Elle a probablement des raisons personnelles de se révolter et elle prend totalement au sérieux l'expérience de Télé Gaucho : pour elle, c'est un moyen de toucher les gens et de faire de la télé militante citoyenne. Mais elle manque de recul et d'autodérision. Avec Jean-Lou, elle forme un couple infernal : lui a une religion du bordel et de l'anarchie, alors qu'elle cherche à être utile aux autres. Du coup, son sérieux provoque de l'ironie chez son entourage.

Et Victor ?
Le spectateur voit le film à travers son regard car il incarne une forme de normalité, le clown blanc. Pendant toute une partie, il en prend plein la gueule, on se moque de sa naïveté. Mais au fond, c'est un ambitieux : il a envie de réussir et, en rencontrant ces gens avec qui il se sent en communion, il voit un moyen de parvenir à ses fins. Il est donc empêtré dans ses contradictions puisqu'il travaille pour une chaîne commerciale, tout en appartenant à Télé Gaucho. A travers lui, le film pose la question de savoir comment concilier idéalisme et ambition : Jusqu'à quel point faut-il renoncer à ses idéaux sans pour autant devenir un cynique ? C'est toute la trajectoire de ce personnage qui devient adulte, mais qui perd sans doute une certaine pureté en route. De même, dans ses relations amoureuses, il subit un dépucelage violent. Il s'embarque plein d'enthousiasme dans une histoire d'amour qui va le plomber assez vite. Pourtant, c'est sans doute le personnage qui a le plus la tête sur les épaules, qui sait où il veut aller, et qui parvient à ses fins puisqu'à la fin de l'histoire, il a trouvé la réponse à la question qu'il se posait : « comment fait-on un film ? »

Clara est un personnage plus ambigu qu'il n'y paraît au départ…
Clara incarne une autre facette de Baya du NOM DES GENS, comme si, dans TELE GAUCHO, Baya se divisait en Yasmina et Clara : dès le début, on sent qu'elle a un grain. Mais elle a une folie solaire et attirante, une liberté qui séduit Victor. Progressivement, on s'aperçoit que sa folie n'est pas aussi solaire que ça : c'est un personnage déstructuré pour qui la frontière entre réalité et fiction est très mince. Elle a des enthousiasmes successifs – pour le cirque, pour la politique etc. – mais elle ne se donne jamais les moyens de ses passions, si bien que toute sa vie est vouée à l'échec. Elle en souffre mais elle n'essaie pas de lutter contre cette tendance. Elle devient donc un personnage très noir, mortifère – elle travaille d'ailleurs dans un magasin de pompes funèbres – et elle est très décourageante pour les autres. Personne ne peut compter sur elle, et elle la première. Dès que Victor découvre cela, il comprend qu'elle peut l'entraîner vers le fond.

Etienne est, lui aussi, englué dans ses paradoxes.
On a tous connu ce genre de personnage qui se veut plus pur que les autres. Il a le bagage culturel politisé et il possède la dialectique, ce qui lui permet de juger les autres en permanence. Ces donneurs de leçons sont fréquents dans les milieux alternatifs. Dans un groupe, il y a toujours des petits « Torquemada ». C'est pour cela que j'ai aimé en faire un personnage pas aussi gauchiste qu'il en a l'air : c'est un fils de bourgeois qui vit à Auteuil, ce qui, dans ce milieu-là, est très mal vu et qu'il faut absolument cacher.

Patricia Gabriel est clairement l'ennemie à abattre …
Oui, parce qu'elle fait de la télé trash et qu'elle incarne des valeurs aux antipodes de Télé Gaucho. Sauf que Victor est confronté à la personne réelle, et non plus à l'image qu'elle dégage. Et la personne réelle, comme souvent, est plus complexe et Victor n'est plus aussi sûr de vouloir lui nuire.

C'est clairement un film engagé, mais qui n'assène pas de message…
Un dialogue dans le film met en garde contre les tentations dogmatiques : Yasmina explique que peu importe que Patricia Gabriel soit sympa ou pas, elle représente l'ennemie, et il faut donc l'abattre. À l'inverse, Victor dit qu'elle risque de se faire virer. J'aime le militantisme et l'engagement politique, mais il y a des limites à la désignation de l'ennemi et je reste toujours sur mes gardes dans ces cas-là.

On a le sentiment qu'en 1995-96, où se déroule le film, il y a encore la possibilité de "ré-enchanter" le monde….
Je pense que c’est un des premiers films qui décrit cette période comme du passé. En 1995, les gens commencent à s'équiper en petites caméras et caméscopes, mais on ne peut pas encore diffuser les images sur Internet, comme aujourd’hui. Le film se passe dans cette "fenêtre technique", où tout le monde pouvait filmer et monter, mais où personne ne savait comment montrer ce que qui avait été tourné.
C'est ce que raconte TÉLÉ GAUCHO : on réinventait, en quelque sorte, les débuts du cinéma en organisant des projections publiques où on diffusait ce que l’on avait filmé dans la journée, et où on s'exposait en direct aux réactions du public. Il y a là une dimension foraine : d'où l'impression de parenthèse enchantée. L’ambiance de TÉLÉ GAUCHO est proche des années 70 : l’amour, la politique, la liberté… à la différence près que dans les années 90, l’ennemi à abattre n’était plus vraiment le pouvoir politique, mais la télé commerciale qui, à partir de ces années-là, commençait à incarner le pouvoir absolu.

Peut-on dire que le film se place sous l'influence de Truffaut ?
La manière de dépeindre le protagoniste est proche de Truffaut : il vit sa vie comme un film et préfère probablement la fiction à la vie réelle. Et comme Victor est cinéphile, il s'identifie beaucoup à Antoine Doinel – au point d'appeler son fils Antoine – et il se vit comme un personnage d'équilibriste, un peu hésitant, parfois injuste avec les femmes, au bord de l'âge adulte… Il y a un côté BAISERS VOLÉS dans le film. Et quand Victor tourne avec Clara, il se prend lui-même pour Truffaut, ce qui est assez ridicule – c’est d’ailleurs le problème avec les références : il ne vaut mieux pas trop se prendre pour quelqu’un qu’on n’égalera jamais.
Sur les conseils de Guillaume Desfontaines, mon chef-opérateur, j’ai beaucoup revu LA RÈGLE DU JEU pour filmer le bordel et la vie avec quinze personnes à l'image, qui parlent toutes en mêmes temps, tout en faisant en sorte que l'ensemble reste fluide, que l’on ne soit jamais perdu et que l’on ait envie de faire partie de la fête. J’ai aussi beaucoup pensé aux scènes de fête chez Fellini, en travaillant beaucoup le second plan, notamment à travers le personnage de Samir Guesmi… sans évidemment me comparer à eux.

Parlez-moi du casting. Vous aviez envie de retravailler avec Sara Forestier ?
Sur LE NOM DES GENS, j'ai été fasciné par le sérieux avec lequel elle a abordé le rôle de Baya, même si cela peut sembler paradoxal car Sara est vive et très douée pour la comédie. Elle prend les choses à bras le corps et va à fond dans ce qu'elle fait, sans calcul. Il y a une certaine filiation entre le personnage de Baya et celui de Clara, un grain de folie commun, mais la folie de Clara n'évolue pas de la même manière. D'ailleurs, au départ, Sara avait un peu peur de cette proximité entre les deux personnages, et nous avons travaillé à partir de l'idée qu'il fallait s'en démarquer. Nous avons la même façon de voir les choses, et de considérer ce qui est drôle et ce qui est touchant.

Comment avez-vous eu l'idée d'Eric Elmosnino pour Jean-Lou ?
Je me disais que son parcours théâtral l'avait très probablement conduit à bien connaître ce genre d'ambiance. Car au fond, la bande de TÉLÉ GAUCHO, c'est un peu une troupe qui doit se débrouiller avec les moyens du bord. D'ailleurs, Eric s'est totalement fondu dans la masse de ces gens qui, pour beaucoup, travaillaient vraiment à Télé Bocal – et je n'ai pas eu à lui expliquer qui était Jean-Lou. Il s'est glissé formidablement dans la peau du personnage. C'est un comédien très drôle dont la précision fait passer toutes les nuances de jeu.

Et Maïwenn ?
Elle avait failli participer au NOM DES GENS : avant même que je rencontre Sara Forestier, j'avais pensé à elle pour le rôle de Baya, et elle avait fait des essais formidables. Mais certaines scènes de nudité lui faisaient peur, et comme j'y tenais beaucoup, nous n'avions pas réussi à trouver de terrain d'entente. Je me suis dit qu'on s'était ratés. Plusieurs mois après la sortie, elle m'a envoyé un mail pour me dire qu'elle regrettait sa décision. Du coup, j'ai pensé qu'il fallait que l'on retente une nouvelle expérience. Elle avait cette rage au corps qui m'intéressait. Elle a une religion de la spontanéité ce qui peut parfois gêner son partenaire quand elle joue : elle craint sans cesse qu'en disant un texte à la virgule près, cela ne soit artificiel. En tant que metteur en scène, je me suis beaucoup servi de sa capacité à improviser.

Le jeune Félix Moati, fils de Serge Moati, est formidable de vérité.
Au début, j'avais des craintes parce que je ne voulais pas d'un "fils de", pour jouer Victor, un jeune de province qui justement n'a rien à voir avec le milieu ultra-parisien. Et puis, dès que nous nous sommes rencontrés, très tôt dans le projet, avant même le tournage du NOM DES GENS, la relation a bien fonctionné entre nous et nous sommes devenus proches. Je me suis reconnu en lui, ou plus exactement il est le jeune homme que j'aurais aimé être à son âge. Il a de magnifiques qualités d'humour, de sensibilité, de culture et d'écoute des autres. Du coup, alors que je m'attendais à faire un long casting pour ce rôle, je me suis arrêté à lui.

Emmanuelle Béart incarne un personnage qui ne lui ressemble pas…
La première chose qu'elle m'ait dite, c'est qu'elle aurait préféré camper un personnage de gauche ! Car s'il y a quelqu'un d'engagé, notamment en faveur des sans-papiers, c'est bien elle ! Heureusement, elle a beaucoup d'autodérision, et elle s'est montrée généreuse et très à l'écoute, notamment avec Félix. J'aime particulièrement la scène du restaurant, entre Victor et Patricia, où j'ai demandé aux deux acteurs d'improviser : Emmanuelle s'est mise à le déstabiliser et elle le désarçonne en effet ! On se dit alors que son personnage est bien plus futé qu'on ne le pensait au départ.

Où avez-vous tourné ?
Télé Bocal se faisait Cité Aubry, dans une cour intérieure magnifique, sorte d'oasis d'anarchie qui distribuait plusieurs couloirs dans tous les sens. Mais comme ce lieu a été détruit, nous avons tourné 100 mètres plus loin, Villa Riberolle, dans le 20ème arrondissement, où l'on trouve toujours cette géographie sinueuse et cette dimension de bric et de broc. Dans ce genre de squats, on est dans un autre monde où les règles ne sont pas les mêmes qu'ailleurs, que ce soit pour rencontrer des gens, pour draguer, pour se parler... Pour moi, c'est aussi un lieu de fantasmes, où l'on peut oser et où la scénographie est très importante : on n'est jamais isolé les uns des autres car il y a des escaliers dans tous les sens et des ouvertures partout dans les murs.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène ?
L'idée centrale, liée à mon expérience de Télé Bocal, était que ce que filment les personnages, avec leurs petites caméras DV, participe au récit du film. Par exemple, on apprend que Clara est enceinte alors que Victor tourne des images d'une manif. Cela m'intéressait du point de vue de la mise en scène et de la construction de la narration. J'avais donc, au départ, l'intention de mêler de vraies images tournées à l'époque où je participais à Télé Bocal à la fiction. J'étais obsédé par le fait qu'il fallait que le spectateur croie que ce que font mes personnages est vrai, que l'on ne doute pas une seconde de leur engagement. Il en va ainsi de la scène de manif de sans-papiers, où je mélange des images d'archives de l'époque avec des plans de comédiens retournés devant Chaillot, quinze ans après. Nous avons tourné incognito dans de vraies manifs, comme celle du FN au 1er mai ou de la Gay Pride, ce qui était assez drôle à faire. Je ne voulais surtout pas que ça fasse "fabriqué".

Comment avez-vous choisi les musiques ?
Comme Télé Gaucho est un espace de mélanges, je souhaitais garder l'esprit forain, y compris dans les choix musicaux. Il y a donc plusieurs "strates" de musiques. Tout d'abord la musique "in" que les personnages écoutent. Hormis un titre des Motivés, pour moi très emblématique de l'époque et de ce milieu, je tenais à ce que toutes les chansons soient originales et fidèles à l'esprit festif et forain : on y retrouve des fanfares, des chansons d'Adonis (membre fondateur de Télé Bocal), mêlant des gags à la musique, de très belles chansons mélancoliques de Janga, accompagnées à la guitare, K-Roll, un groupe punk habitué du lieu etc. Ensuite, il y a la musique "off", écrite par Jérôme Bensoussan, comme pour mes deux précédents films, à qui j'ai demandé de se dissocier totalement du reste. Il a donc composé une partition plus romanesque, plus narrative, avec des influences de Nino Rota et de Delerue.

Il y a aussi vos propres compositions.
Depuis toujours, j'écris des chansons. Et je trouve toujours un moyen de les glisser dans mes films, c'est mon petit plaisir ! Comme je voulais éviter d'être dans le cliché pour la scène d'amour entre Clara et Victor, et que j'aime beaucoup la comédie musicale, je trouvais amusant que le couple fasse l'amour sur une chanson et que les paroles deviennent leurs dialogues. J'ai utilisé à ce moment-là une de nos chansons, à Baya et moi, "Le souffle de l'explosion". C'est une séquence pour laquelle j'ai beaucoup pensé aux CHANSONS D'AMOUR de Christophe Honoré, film que j'adore.

Liste Artistique

Victor Félix Moati
Jean-Lou Eric Elmosnino
Clara Sara Forestier
Yasmina Maïwenn
Avec la participation de Emmanuelle Béart
Etienne Yannick Choirat
Jimmy Zinedine Soualem
Bébé Samir Guesmi
Père Victor François-Eric Gendron
Adonis Lionel Girard
Mère Victor Christiane Millet
Mme Serrano Anne Benoit

Liste Technique

Réalisation Michel Leclerc
Scénario Michel Leclerc
Adaptation Michel Leclerc et Thomas Lilti
Production 31 JUIN FILMS / Agnès Vallée et Emmanuel Barraux
Directeur de post-production Alexandre Isidoro
Directeur de production Albert Blasius
1ere Assistante réalisateur Amandine Escoffier
Directeur de la photographie Guillaume Deffontaines
Son Sophie Laloy, David Vranken et Stéphane Thiébaut
Photographe de plateau Michael Crotto
Costumes Mélanie Gautier
Décors Stéphane Becimol
Montage Annette Dutertre
Casting Aurélie Guichard, Julie Navarro
Musique originale Jérôme Bensoussan

Produit par AGNES VALLÉE ET EMMANUEL BARRAUX
Une coproduction 31 JUIN FILMS TF1 DROITS AUDIOVISUELS UGC FRANCE 2 CINÉMA RHONE ALPES CINÉMA SCOPE PICTURES
Avec la participation de FRANCE TÉLÉVISIONS CANAL+ CINÉ+ en association avec COFIMAGE 23 SOFICINÉMA 7 avec la participation de LA RÉGION RHONE ALPES ET DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET AVEC LE SOUTIEN DE L'AGENCE NATIONALE POUR LA COHÉSION SOCIALE ET L'ÉGALITE DES CHANCES L'ACSÉ FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ
distribution salles France UGC ventes internationales TF1 INTERNATIONAL

*TOUS DROITS RESERVÉS © **2012 31 JUIN FILMS, TF1 DROITS AUDIOVISUELS, UGC IMAGES, FRANCE 2 CINÉMA, RHONE-ALPES CINÉMA, SCOPE PICTURES***